



MOSSET FA TEMPS

SOUVENIRS D' ENFANT D'ADOLESCENT ET DE JEUNE CITOYEN PAR JACQUES, JOSEPH, ISIDORE RUFFIANDIS ENFANT DE MOSSET (introduits par Jean Ilaury)

Dans le N° 17 de Janvier-Février 2001, en préambule à un premier récit –**Souvenirs de vacances à Mosset-** de **J.J Ruffiandis** (disparu en 1956), j'écrivais :

*"A la suite de plusieurs visites que nous lui avons rendues dans son fief de Maury, **Henry Ruffiandis**, très obligeamment, nous a permis de prendre connaissance de plusieurs cahiers de Souvenirs et de Réflexions écrits –pour les premiers, dans les années 1941-1942- par son père **Jacques, Joseph Ruffiandis** auteur par ailleurs, du seul ouvrage relatif à l'histoire de notre village : "**Mosset, vieille cité**".**

*Tout aussi obligeamment, Henry nous a autorisés à publier dans le "**Journal Des Mossétans**" tout ou partie des faits relatés mettant en scène le jeune Jacques-Joseph, sa famille et son village natal. Voici donc, écrit dans un style que ne renierait pas le Marcel Pagnol** de "**La gloire de mon père**" ou du "**Temps des secrets**", le premier épisode de ces souvenirs vécus dans les années 1906-1907 et remémorés en 1941".*

Aujourd'hui, je me propose de vous dévoiler d'autres épisodes de cette vie *d'enfant de Mosset* ; ils nous entraîneront dans *les jardins et les vignes de Perpignan* au début du siècle dernier, puis sur les bancs de la "*vieille Sup*" de Perpignan, ensuite dans les classes de *l'Ecole Normale d'Instituteurs* où le jeune Jacques-Joseph découvre la *Grande Musique* dont il fut un passionné (comme son fils Henry, d'ailleurs !) ; puis, voilà Céret et les débuts de ce *Hussard Noir de la République* devant cinquante-deux (oui, 52 !) élèves de 9 à 11 ans, l'école de Canet et la rencontre de

Jeanne, sa future épouse et enfin Verdun, la Marne, la boue des tranchées, les assauts désespérés, la souffrance, la mort toute proche.. en bref, la *Grande Guerre*, celle de 14-18, celle qui devait être la *Dernière* et dont il fut l'un des héros...

*Depuis, un deuxième livre "**Mosset, le vingtième siècle d'un village pyrénéen**" a été écrit sur le village. Dû à la plume de **Jean Bousquet**, décédé en 2004, il "prolonge et complète l'œuvre de J.J Ruffiandis".

**En "tapant" sur mon clavier ces souvenirs d'enfance faits de chagrins et de joies, de peurs et d'émerveillements, en relisant cette écriture manuscrite, cette écriture d'un autre temps, penchée, faite de pleins et de déliés, en bref, cette écriture de l'institut d'autrefois, il me revient aussi les

"Certains évènements n'ont sur la vie des hommes et sur leur destinée qu'une influence secondaire ; d'autres, en apparence peu importants, sont décisifs quant à l'orientation des existences. Les habitudes de vie familiale qui nous paraissent si naturelles et si simples sont les vraies directrices de notre avenir.

En 1889 j'avais deux ans, mes parents quittèrent Mosset pour venir, comme grangers, au service de Madame Grand à Rivesaltes puis à Perpignan. Nous passâmes dix ans dans un mas du Haut-Vernet ; mes deux frères et ma sœur y sont nés.

Voici notre vie journalière :

Mon père part de bon matin aux vignes de Torremila, sur le lourd chariot ; je trottine vers l'école libre de Mademoiselle Casamajor sur la route de

Salses, puis, plus tard, au groupe Pasteur sur l'avenue du Vernet, groupe dirigé par Monsieur Cauneille, vieux maître patriote qui a marqué mon âme d'une empreinte ineffaçable.

Je n'oublierai jamais la leçon d'histoire qu'il nous fit une après-midi de Juin 1898. Il nous racontait la bataille de Sedan qui faisait partie de ses souvenirs poignants de jeunesse.

En nous décrivant la charge des cavaliers de Marguerite, de vraies larmes roulaient sur ses vieilles joues ridées. Nous grelottions d'émotion et ce jour-là j'ai bien compris ce que c'est que d'aimer sa patrie ; je ne l'ai jamais oublié. Ce sont de pareils maîtres qui ont forgé les générations de héros qui gagnèrent la guerre de 1914-18.

Pendant que je suis en classe, ma mère élève mes jeunes frères puis

ma jeune sœur Marguerite, la dernière venue ; elle lave, ramasse les sarments, cultive le petit jardin qu'elle arrose avec l'eau du puits tirée à grands coups de pompe.

Les jeudis, je ramasse de la salade dans les vignes où foisonne la chicorée sauvage, ou bien je cueille des asperges rustiques le long des haies suivant les saisons. Parfois, je chasse des escargots ou des petits oiseaux dans une bordure de cyprès et d'ormes située près du mas.

Années calmes, années heureuses.

Je deviens un franc galopin élevé à la dure, courant pieds nus, ne connaissant pas mon pareil pour tendre des trébuchets aux moineaux et aux chardonnerets, ou pour marauder des fruits dans les jardins qui bordent le canal du Haut-Vernet. Il m'arrive même de me joindre aux polissons qui livrent aux gamins du village de Pia des batailles à coups de fronde, lutte épique appelée

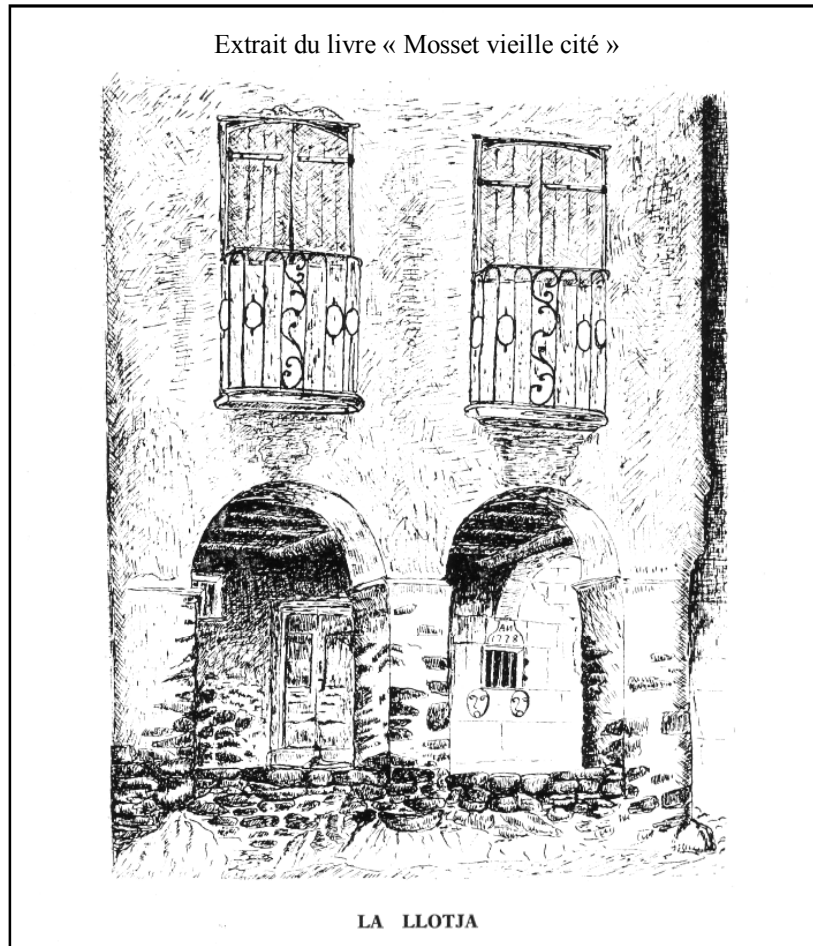
"espedregada" (lutte à coups de pierre) ; cependant, mon père qui a bon cœur mais a de brusques colères comme tous les Ruffiandis, ignore ces équipées, heureusement pour mes oreilles.

Une fois, au mois de Mai, je vais prendre un bain dans la canal, malgré sa défense. Pendant que je patauge dans l'eau, on me vole mes sandales. Je

rentre à la maison, honteux, à la nuit tombée ; mon père m'envoie au lit sans souper. Ma grand mère maternelle présente à la scène m'apporte ensuite, en cachette, un grand quignon de pain ; bonne grand mère, si douce et qui savait si bien raconter "La Belle et la Bête", "L'oiseau bleu" et "la belle Marion" !

Cependant, à l'école, je tiens facilement la tête...

Quand arrivent les vacances d'Août, le paradis



s'ouvre pour moi ...

Le dernier jour de classe passé, les livres de prix reçus -car à cette époque bénie, on nous distribuait encore des livres de prix au milieu des flons-flons d'une musique militaire sur une belle estrade garnie de drapeaux, au milieu du square des Platanes- ma mère m'expédiait chez ses parents à Mosset.

On me confiait, en gare de Perpignan, à quelque voyageur de nos amis qui me convoyait jusqu'à Prades ; là, je montais dans la vieille patache de Parès, le voiturier de la vallée, ou sur le break du vieux Casimir, et en route pour le village natal.

Je ne me possédais pas, j'étais impatient, Dieu que ce voyage était long !!!

La vieille guimbarde grinçante s'arrêtait à Catllar puis à Mollitg les Bains pour laisser souffler les bêtes, déposer le courrier et semer quelques voyageurs. Le voiturier se désaltérait d'un savou-

reux filet d'absinthe. Puis, après Campôme, apparaissait la tour trapue du monastère de Corbiac qui appartenait à mes grands-parents paternels. La bonne-maman et mes jeunes cousins venaient m'embrasser au passage. Bientôt le clocher de granit gris de Mosset se dressait dans la vallée de la Castellane toute verte, puis au tournant de la "Descargue" les gradins étagés du vieux village se développaient, dominés par l'antique donjon noirci du marquis d' Aguilar.

Je le revoyais chaque année avec une bien douce émotion, mon vieux village aux étroites ruelles tortueuses, en escalier, si favorables aux interminables parties de cache-cache, aux vieilles maisons si familières, où encore aujourd'hui chaque coin me raconte des heures joyeuses de mon enfance.

Au milieu des commères et des badauds accourus, affairés, au bruit des sonnailles, on descendait de la patache devant le porche en forme de cloître de la grande église dédiée à Saint Julien. Ma grand-mère maternelle qui avait un faible particulier pour le fils aîné de sa fille aînée m'attendait, m'embrassait deux ou trois fois, me félicitait sur ma bonne mine et mes succès scolaires avec force exclamations patoises colorées qui me remplissaient de joie chaque fois, et nous montions par la rue du "Pou" (puits) à notre vieille maison nommée "la Loge". Là les gâteries commençaient : repas de lait, de jambon, de fromage de chèvre et de gelée de framboises.

Ah ! Les fromages de ma grand-mère, la "mare velle" (vieille maman !) comme nous l'appelions tous, ils étaient célèbres dans toute la vallée ; fabriqués avec le lait de ses chèvres, ils étaient séchés dans un grand panier garni de paille qu'elle suspendait tout l'été à l'ombre des basses branches d'un grand houx aux baies écarlates qui s'élevait à côté de notre "courtal" (bergerie).

Cette bergerie, appelée par les uns "Rocamagnou"*, par d'autres "Les Ioules"*, je la revois encore au milieu des chaos granitiques des montagnes de la Serre, vers Sournia. J'y passais mes deux mois de vacances comme un jeune poulain en liberté ; mon seul travail consistant à garder les deux vaches de grand-père, vaches dociles qui se gardaient bien toutes seules."

Notes :

***Rocamagnou en fait Rocamagno ou Rocamajo** (rocamajou) : littéralement, "le grand rocher". Un immense chaos granitique borde cet ancien cortal situé sur le territoire de Molitg.

***Les Ioules** ce nom désigne-t-il les iules, sortes de mille-pattes noirâtres se roulant en spirale ?

Lluís Basséda, dans son traité de "**Toponymie historique de Catalunya Nord**" pencherait plutôt pour : "**Illoules**" ou "**Illoles**" : petites îles. Peut-être zones inondées d'un endroit particulièrement riche en Mollères (mouillères : près marécageux où poussent des Molls : arroches ?).

Il est vrai que **Rocamagno ou Roca Magno** se situe dans une prairie riche en **mollères**.

"Vers le 15 ou le 20 Septembre, selon les années, une lettre de mon père m' enjoignait de revenir à Perpignan pour participer aux vendanges.

Un bon matin donc, muni de mon léger bagage où grand-mère glissait quelque sancisson, des fromages secs et un pot de fromage fermenté dit "formatge confitat" destiné à mon père qui l'adorait, je reprenais, les larmes aux yeux, la guimbarde du vieux Parès ; une heure plus tard j'étais à Prades et je montais dans le train de Perpignan, regardant de temps en temps par la portière vers le Nord, les rochers de "Les Ioules" que je distinguais très bien sur la crête ensoleillée de La Serre. Le bon temps des vacances était terminé ; mais ma mélancolie ne durait pas parce que j'étais jeune et revenais plein de forces.

Je n'étais cependant pas assez grand encore pour participer activement à la grande opération des vendanges ; à douze ans, on ne peut encore suivre la "llaque", la rangée, pendant toute une journée d'été, quand le soleil chauffe et que les femmes lancent des lazzis à celui qui reste en arrière.

Je me contentais donc de garder mes jeunes frères et ma petite sœur pendant que nos parents travaillaient pour gagner un peu plus d'argent que d'habitude. Argent bien nécessaire dans notre modeste famille si nombreuse où notre mère ne réussissait à nous avoir tous proprement habillés et chaussés que par des prodiges de travail et d'ingéniosité.

Au 1^{er} Octobre les écoles allaient ouvrir leurs portes et il nous fallait à chacun : blouse neuve, espadrilles convenables, livres et cartable. Aussi ma mère était heureuse de voir arriver les vendanges durant lesquelles le prix des journées était augmenté ; et si la récolte était belle, tout le monde, patrons et journaliers, y trouvaient leur bénéfice. Nous disions couramment en catalan que "*tothom fa vrêmes ! Gracies a Deu !*" Tout le monde vendange ! Grâce à Dieu !

(A suivre)